

Pierre Seghers, *Le Livre d'or de la poésie française, seconde partie : 1940 à 1960*, Verviers, Gérard & Co, Coll. « Marabout Université », 1969, 2 té, 382 et 379 p.

Léon Somville

Volume 3, Number 1, avril 1970

Problèmes de technique romanesque

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500123ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500123ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Somville, L. (1970). Review of [Pierre Seghers, *Le Livre d'or de la poésie française, seconde partie : 1940 à 1960*, Verviers, Gérard & Co, Coll. « Marabout Université », 1969, 2 té, 382 et 379 p.] *Études littéraires*, 3(1), 144–145.
<https://doi.org/10.7202/500123ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

qu'il y a quelque ambiguïté à vouloir à la fois comprendre la courbe chronologique d'une œuvre et prétendre effectuer en elle un « parcours » (p. 487). Il tentera donc de concilier le « temps mythique » et l'« Histoire » : « L'accélération de l'Histoire aidant, ce qui se passa en 1910 ou 1914 se déroule déjà dans le temps mythique ; *in illo tempore* ; l'Histoire est devenue Légende sans cesser, pourtant, d'être l'Histoire » (p. 367). La solution de continuité nous paraît pourtant flagrante entre l'histoire et la fable ; de l'ordre du vécu à l'ordre du rêvé, il n'y a de réduction possible que dialectique. En outre, les analyses de P. Ricœur n'ont-elles pas établi que le mythe s'est « démythologisé » et que « nous ne pouvons plus relier ce temps à celui de l'histoire » (*Finitude et culpabilité*, II, p. 13) ?

Le livre de M. Renaud témoigne d'une tendance actuelle de la critique dont le mot d'ordre serait emprunté à Roland Barthes : « pour rendre l'œuvre à la littérature, il faut précisément en sortir » (*Critique et vérité*, p. 37). Foin de la critique « parole sur une parole » ! Cette *Lecture d'Apollinaire* ne se veut plus commentaire, mais « Fable ». Par la « mythocritique » s'opère le renversement qu'annonçait l'aphorisme de Barthes : le fait littéraire n'a plus d'essence propre, le cerner consiste à s'en écarter, le fonder revient à le nier de prime abord. « [D]e même que la poésie est la Fable du monde, on peut concevoir l'entreprise critique comme la Fable de la poésie » (p. 491).

La formule est séduisante. D'ailleurs, l'A., en universitaire qu'il est, ne peut s'effacer tout à fait derrière l'amateur de mythes ni faire oublier la sûreté de son

érudition. Si *Fable* il y a, elle est le produit d'un travail des plus patients ; elle est encore une œuvre de ferveur grâce à laquelle Apollinaire, le poète, est sommé d'apparaître « tel qu'en lui-même ».

Léon SOMVILLE

Université Laval

□ □ □

Pierre SEGHERS, *le Livre d'or de la poésie française, seconde partie : de 1940 à 1960*, Verviers, Gérard & Co, coll. « Marabout Université », 1969, 2 t., 382 et 379 p.

Pierre Seghers a voulu donner une suite à son premier *Livre d'or* (« Des origines à 1940 ») ; elle comprend deux forts volumes, riches de la poésie la plus actuelle, la plus diverse aussi. Avant de s'arrêter aux poèmes, le lecteur ne laissera pas d'accorder à la préface (« Sur la poésie », pp. 5-30) l'importance qu'elle mérite ; cette réflexion, libre d'allure mais dense par la pensée, augure du destin de la poésie. Certains signes sont alarmants : la poésie est aujourd'hui « cette sorte de chose que personne ne lit » (G. Mounin, cité p. 13) ; Caillois taxe le poète-prophète d'« imposteur » ; quant aux critiques, ils s'intéressent plus au mécanisme de la production qu'au produit (le poème) . . . La poésie passe-t-elle par une crise ? En ce cas, le silence auquel on veut la réduire ne fait que menacer d'un autre, celui où notre monde tend à s'anéantir : « La tentation du silence . . . La poésie d'aujourd'hui annonce-t-elle le silence ? Celui du « Dernier Rivage », le film admirable de Stanley Kramer. À revoir »

(pp. 19-20). Fermeté du propos, désinvolture apparente du ton : P. Seghers défend pied à pied la poésie contre les arguments d'un certain « iconoclaste », dont il nous fait entendre les vociférations :

« Nous avons inventé l'émeute permanente, la démystification des pouvoirs, le renversement des hiérarchies, la désacralisation des pontifes, la guérilla ravageante, les déraillements court-circuités, le palabre multidimensionnel (sic), la dislocation des structures, la décomposition précoce, la subversion proliférante [...], croyez-vous que tout cela, qui est notre univers, notre poésie à nous, puisse s'accommoder de vous ? » (Pp. 24-25.)

Composée sous le coup des événements de mai 68, le « cauchemar passé » (p. 26), l'iconoclastie conjurée, cette anthologie pourrait être versée au dossier de la « révolution manquée » : par la préface qui l'ouvre, par les poèmes qu'elle rassemble, elle est ce témoignage irrécusable où se reconnaît une génération...

... je suis allé à Terezin, j'ai vu le bat-flanc où mourut Desnos...

Mais

... les jeunes hommes d'aujourd'hui ne peuvent savoir... (P. 12.)

Non, la poésie n'est pas un jeu frivole, une chose évanescence ; elle est acte et présence :

La poésie n'est pas seulement l'approche d'un mirage, parole qui affleure, mots à peine entendus, secret qui ne demeure que pour ceux qui savent le capter. Elle est réalité, géométrie vivante et parlante dont il reste une trace qui est aussi réponse » (P. 28).

... D'Albert-Birot (Pierre) à Wouters (Liliane), trop de noms se succèdent pour que nous leur fassions à tous un sort. À l'en croire, l'auteur s'est laissé guider par ses goûts (« Une anthologie

qui n'est pas un plaisir n'est qu'une compilation »). Rien pourtant d'un travail d'amateur ; au contraire, le lecteur est invité à marcher d'un pas ferme, et l'ambition n'est pas médiocre :

Traversons notre époque, vingt années de notre temps, et écoutons ses voix. Nous allons connaître notre « modernité » (P. 7).

Modernes, ces poètes le sont tous ; célèbres, connus, appréciés, certes non. Le plaisir de la découverte est donc assuré. Pour les timides, voilà, dans l'ordre, Char, Jouve, La Tour du Pin, Michaux, Ponge, Reverdy, Perse... Mais Duprey (« un souffle d'incendie »), Daumal (« l'engagement total »), Prével (« furieux, revendicateur ») composent avec beaucoup d'autres une galerie de l'insolite. Il faut encore compter avec ces poètes déguisés en peintres (Picasso, Lurçat), en romanciers (Butor, Colette), en chansonniers (Ferré, Brassens, Brel), en soldats, en aventuriers, etc. Parfois, la fidélité du souvenir impose à l'auteur certains choix : la poésie de la Résistance est illustrée par des noms qui « ne figurent pas dans le Gotha de la poésie », mais qu'il serait injurieux de passer sous silence (« Cette anthologie sera l'occasion de ranimer le feu de la mémoire »).

Au total, une impression réjouissante, tonifiante. Narquoise ou émue, éloquente ou discrète, naïve ou concertée, guindée ou cynique, la poésie reste « la jeunesse du langage et du monde ». L'anthologie de P. Seghers mérite son titre coruscant.

Léon SOMVILLE

Université Laval

□ □ □